

tuite, Place d'armes, comme je rentrais du Palais ou du journal ; en réponse à mon coup de chapeau, une main, déjà de loin, tendue ; un arrêt sur place ; deux ou trois va-et-vient, de compagnie, sous les marronniers ; puis, à brûle-pourpoint : « Faites-moi donc le plaisir de déjeuner avec moi, si vous n'avez pas d'empêchement ! »

Comment la trentaine récente d'un avocat-dilettante et journaliste-amateur aurait-elle pu résister à la proposition si flatteuse, formulée avec tant de détachement, de partager la fortune du pot avec le personnage le plus important de mon pays ? Libre comme l'air, je n'avais d'obligations d'aucune sorte, et j'acceptais donc, avec naturel et simplicité, une invitation aussi dénuée de protocole. D'autre part, mon oncle, Victor Noppeney, commissaire du Gouvernement, voisin et ami d'enfance de Paul Eyschen, et mon beau-frère, Auguste Ulveling, président de la Chambre des Comptes, conseiller d'Etat et ancien attaché de Paul Eyschen au ministère de la Justice, m'avaient nécessairement beaucoup parlé de celui qui était alors, et depuis de longues années, la personnalité la plus éminente du pays et la plus en vue à l'Etranger. En outre, directeur politique du journal « L'Indépendance luxembourgeoise » seul journal de langue française de Luxembourg et dont le rôle a été, de ce fait, d'une importance qu'on s'attache à vouloir trop ignorer, il m'est arrivé, pour cette raison et pour d'autres encore, d'avoir été mêlé, parfois à mon corps défendant, à des événements non sans portée nationale et même internationale.

De mes cinq ou six entrevues avec notre ancien ministre d'Etat, des conversations multiples à son sujet, des deux lettres qu'il m'écrivit et de mes observations, involontairement quotidiennes, résultant de notre voisinage, j'ai acquis et conservé le sentiment que, s'il y avait du vrai dans l'assertion du député, plus tard ministre, Michel Welter, l'intitulant « comédien » en pleine séance de la Chambre, cela provenait de l'attitude imposée à ce remarquable homme d'Etat par l'extraordinaire, l'in vraisemblable situation politique où se débattait notre pays, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, du fait des podagres du Congrès de Vienne et des conséquences de leur « diplomatie ». Le plus grand mérite de Paul Eyschen est d'avoir, jusqu'à la fin, pu évoluer sur la corde roide de la neutralité, et su maintenir à un même niveau les deux plateaux de la balance, tant entre nos puissants voisins qu'entre les partis politiques du pays. Cela l'obligeait à se tenir tout le temps en scène, à jouer un rôle incessant, à ne pas connaître de relâche et à prendre bien des choses au sérieux, à commencer par soi-même . . .

De belle prestance, le lorgnon étincelant et la barbe blanche des hommes politiques de sa génération, il s'était modelé sur une des admirations de sa jeunesse, Gambetta, de qui, comme Charles Simons, comme Félix de Blochausen, il s'était assimilé le geste et avait emprunté l'inflexion verbale. Tandis que Mathias Mongenast prenait modèle sur Freycinet et Grévy, et que Henry Kirpach, le meilleur et le plus pacifique des hommes, affectait parfois l'allure de Bismark, qu'il détestait copieusement, Paul Eyschen cultivait le genre Léon Bour-